

DERRIÈRE CHAQUE ARBRE...

Par Berthier Plante, administrateur de la Société d'histoire forestière du Québec

Merci à Andrée Moisan-Plante, Linda Rickert et Martin Hébert pour leur contribution.

J'ai vu des vieux colons menacer du poing des souches gigantesques, encore debout pour leur rappeler les luttes de leur jeunesse. Les enfants et les petits enfants des conquérants de la forêt, ont trop bonne mémoire pour chérir l'ennemi de leurs pères, mais dans leur propre intérêt, ils doivent voir que le temps est venu d'oublier les haines instinctives et les vieux préjugés.

Henri-Gustave Joly¹

Dans ce pays où l'on s'est battu pour « quelques arpents de neige² », il a fallu vaincre la maladie, la faim et le froid. Il a fallu énormément de courage et de détermination pour s'y établir... et aussi, beaucoup d'espoir. Cette « race qui ne sait pas mourir³ » s'est taillé avec acharnement une place au sein de cette forêt séculaire. La voyant souvent comme un obstacle, elle ne l'a pas toujours respectée, mais encore aujourd'hui, cette forêt généreuse contribue à sa survie.

LA HACHE DE PIERRE ET LE BRÛLIS

Fouilles, vestiges et flair, l'archéologie québécoise s'intéresse depuis plusieurs décennies à la vie des horticulteurs⁴ qui ont habité la vallée du Saint-Laurent. Avant la venue des Européens, quelques villages de l'ère sylvicole⁵ commencèrent à moduler doucement l'environnement forestier. Les Iroquoiens du Saint-Laurent, semi-sédentaires ou sédentaires pratiquent alors la culture par brûlis. L'intérieur du pays, avec ses lacs et ses rivières, abrite la grande



Amérindiennes préparant la nourriture, François du Creux, *Historiae Canadensis seu Novae-Franciae*, 1664. Source : Musée McCord.

1 Joly H. G., 1881, « La culture des arbres forestiers », *La Nouvelle-France*, p. 52.

2 Voltaire, 1759, *Candide ou l'optimisme*. Sans lieu, p. 158.

3 Hémon L., 1914, *Maria Chapdelaine*. Bruxelles, Éditions du Houblon, p. 235.

4 Branche de l'agriculture comprenant la culture des légumes et des arbres fruitiers. Chez les Iroquoiens, l'horticulture repose essentiellement sur la force humaine, sans la contribution des animaux de trait.

5 Les renseignements sont tirés du livre *Les Iroquoiens du Saint-Laurent*, de Roland Tremblay. La période sylvicole s'étend de l'an 1000 avant notre ère jusqu'à la venue des premiers européens au XVI^e siècle.

famille algonquienne dont l'occupation du territoire implique davantage de déplacements saisonniers. Peuples chasseurs-pêcheurs-cueilleurs, leur impact sur la constitution du paysage est plutôt marginal.

Si la pression démographique n'est pas trop forte, l'horticulture itinérante permet à la forêt laissée pour compte de se régénérer. Le cycle dure environ dix ans: le sol s'épuise, le bois de chauffage est de plus en plus loin, les maisons longues et les palissades se dégradent, les conditions d'hygiène laissent à désirer... et trotte-menu, éternelle opportuniste, y agrandit son empire. Plusieurs années de jachère sont nécessaires – environ cinquante ans – au rétablissement de la fertilité naturelle du sol. Le père Joseph-François Lafitau, précurseur des anthropologues, décrit l'établissement d'un nouvel emplacement:

Quelques années donc avant de quitter leur Village, ils [Iroquois] vont marquer la place de nouveaux champs dans les bois; ils s'y transportent pour cet effet durant l'hiver, & y dressent de petites cabanes pour leur hyvernement. Ils trouvent à cela un double avantage; car ils défrichent leurs champs en coupant les mêmes arbres dont ils ont besoin pour se chauffer, & qui étant aux portes de leur cabanage, leur épargnent la peine d'un long transport⁶.

Les hommes dépouillent les gros arbres de leur écorce pour les faire mourir et, quand ils sont secs, ils les abattent en les minant par le feu au bas de leurs troncs avec de petits tisons. Les souches restent au sol, elles sont enlevées lorsque le bois est pourri. Même au XVIII^e siècle, la hache de pierre amérindienne obtient toujours la faveur. Aussi imparfaite et rudimentaire soit-elle, elle est considérée comme un héritage précieux pour les enfants. Construite d'un caillou dur et peu cassant, la manière de les fabriquer est originale. Après avoir taillé la pierre sur un grès, il faut maintenant l'emmancher:

Il faut choisir un jeune arbre, & en faire un manche sans le couper; on le fend par un bout, on y insère la pierre, l'arbre croît, la serre, & l'incorpore tellement dans son tronc, qu'il est difficile & rare de l'arracher⁷.

Le chaume des champs est recueilli et brûlé. Les femmes prennent la relève: aucun instrument de labourage, sauf un morceau de bois recourbé relié à un manche servant à remuer la terre légèrement. Les semences des «trois sœurs» – maïs, haricots et courges – sont mises

en terre forestière sur de petits monticules ronds d'une quinzaine de centimètres de hauteur et d'un mètre de diamètre. Le haricot, plante grimpante, s'accroche aux tiges de maïs, telle la vigne qui profite de l'arbre-tuteur; les feuilles de la courge conservent l'humidité du sol et limitent la pousse des mauvaises herbes. Les champs sont particulièrement propres.

Jacques Cartier a peut-être observé certains de ces paysages. Dans ses écrits, il donne une brève description des «capitales» amérindiennes: la «prouvynce de Canada», avec Stadaconé et ses villages satellites, commence à l'Isle-aux-Coudres et se rend à Achelay [Portneuf]. Non clos, la ville de Stadaconé est située sur une «terre double de bonne hauteur toute labourée aussi bonne terre que jamay homme vyd [...]»⁸. Hochelaga, au milieu de champs de maïs joignant le Mont Royal, est entourée d'une triple palissade de forme ronde dont la hauteur est d'environ deux lances. Munie de galeries et d'échelles pour y accéder, des pierres y sont entassées pour assurer la défense de la ville. Une seule porte en permet l'entrée.

LA COGNÉE⁹ ET LA CHARRUE

Suite à l'«édit de pacification¹⁰» promulgué par Henri IV, la paix est revenue en France. Tadoussac, havre naturel à l'embouchure du Saguenay, est depuis plusieurs années un rendez-vous d'été pour la traite des fourrures. En 1600, Pierre de Chauvin, sieur de Tonnetuit y fait construire un comptoir. Seize hommes y passent l'hiver. Frappés par le scorbut, seulement cinq d'entre eux parviendront à survivre jusqu'au printemps grâce à l'hospitalité des amérindiens. Mais en Nouvelle-France, la guerre fait rage: les Montagnais, les Etchemins et les Algonquins sont en guerre contre les Iroquois. En mai 1603, une alliance est scellée avec François Gravé, sieur du Pont, commandant de l'expédition, et Samuel Champlain, observateur mandaté par le roi. La scène se déroule à la pointe Saint Matthieu – pointe aux Alouettes à Baie-Sainte-Catherine – dans la cabane d'Anadabijou, grand chef Montagnais et maître de la cérémonie:

6 Lafitau J.F., 1724, *Mœurs des sauvages américains, comparées aux mœurs des premiers temps*. Tome second, Paris, Saugrain, p. 109.

7 Lafitau J.F., 1724, p. 110.

8 Cartier J., 1535 dans Bideaux, M., *Jacques Cartier: Relations*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1986, p. 166.

9 Hache de fer à biseau étroit et à long manche servant à abattre les arbres et à fendre le bois.

10 Nommé l'édit de Nantes, ce décret met fin aux guerres de religion qui affectèrent la France de 1562 à 1598.



Louis Hébert semant, Azarie Couillard-Després, 1918.
Source : Archives nationales du Canada.

L'un des sauvages [habitants de la forêt] que nous avons amené commença à faire sa harangue de la bonne reception que leur avoit fait le Roy, & le bon traitement qu'ils avoient receu en France, & qu'ils s'assurassent que saditte Maiesté/ [7] leur vouloit du bien, & desiroit peupler leur terre, & faire paix avec leurs ennemis (qui sont les Irocois), ou leur envoyer des forces pour les vaincre [...]. Luy [Anadabijou] continuant toujours saditte harangue, dict qu'il estoit fort aise que saditte Maiesté peuplast leur terre, & fist la guerre à leurs ennemis; qu'il n'y avoit nation au monde à qui ils voulussent plus de bien qu'aux François¹¹.

Le repérage d'un site propice à la colonisation débute : la rivière Saguenay est partiellement explorée et l'expédition se rend jusqu'à Montréal. Changement de cap l'année suivante, l'attention se tourne vers l'île Sainte-Croix en Acadie. La préoccupation des occupants est d'abord de choisir un lieu aisé à défendre. L'ordre est donné d'abattre les bois de l'île, exception faite de ceux qui bordent la rive. Des champs sont aménagés sur le continent et un grand potager est créé dans l'île. Les Français s'attendaient à un hiver doux, la désillusion fut particulièrement amère. Entourés de glaces, privés d'eau, en proie à une pénurie de bois de chauffage – les arbres ayant été abattus pour construire les bâtiments – et aux prises avec le scorbut¹², la mort guettait. Au

printemps, il fut décidé de déplacer l'habitation à Port-Royal, près de la ville actuelle d'Annapolis Royal en Nouvelle-Écosse. Chacun est encouragé à défricher et à cultiver la terre. Le jardin de Samuel Champlain est entouré d'un fossé alimenté par trois petits ruisseaux. Il y a mis de fort belles truites et cette belle eau courante dessert une part des habitations. À la fin du mois de mai 1607, une mauvaise nouvelle arrive de France : le

monopole de Pierre Dugua, sieur de Monts, qui finance l'opération, a fait faillite. Port-Royal est laissé à la surveillance de Membertou, chef Mi'kmaq et les colons rentrent au pays¹³.

À Paris, la qualité des fourrures des contrées nordiques fait sensation. L'option de colonisation de la vallée du Saint-Laurent regagne alors de l'intérêt. Champlain n'est pas un noble, mais il a fait ses preuves comme meneur d'hommes. On lui fait confiance, il sera pilote du projet. L'œil du militaire repère la pointe de Québec. Bien armée, elle permettra de contrôler la circulation du fleuve. Comme ce fut le cas en Acadie, les bâtiments sont érigés et les jardins sont aménagés dans les plus brefs délais :

Pendant que les Charpentiers, scieurs d'aix & autres ouvriers travailloient à notre logement, je fis mettre tout le reste à deffricher au tour de l'habitation, afin de faire des jardinages pour y semer des grains & grennes pour voir comme le tout succederoit, d'autant que la terre parroissoit fort bonne¹⁴.

Le scénario de l'île Sainte-Croix se répète au nouvel emplacement. Sur vingt-huit hivernants, quinze personnes meurent de la « maladie de terre » [scorbut] et cinq de la dysenterie. Champlain note également une famine qui guette inexorablement les Montagnais [Innus] provoquée par la faible couche de neige qui n'est pas propice à la chasse aux « Eslans & autres bestes

11 Champlain S., 1603, dans *Œuvres de Champlain*. Tome 2, Québec, Publiées par C. H. Laverdière, 1870, p. 6.

12 Sur soixante-dix neuf personnes, trente-cinq en meurent.

13 Le retour à Port-Royal se fera en 1610.

14 Champlain S., 1608, dans *Œuvres de Champlain*. Tome 3. Québec, Publiées par C. H. Laverdière, 1870, p. 161.

sauvages». La faim est parfois si grande que ceux-ci en arrivent à manger leurs chiens et les peaux dont ils se couvrent pour se protéger du froid. Paul Le Jeune, qui a vécu avec ceux-ci, évoque de tels moments difficiles avec humour :

Au commencement je m'estois servy d'une de ces peaux [anguille] pour refaire une soutane de toille que j'avois sur moy, ayant oublié de porter des pieces; mais voyant que la faim me pressoit si fort, je mangeay mes pieces, et si ma soutane eust été de mesme estoffe, je vous répond que je l'eusse rapportée bien courte en la maison: je mangeois bien les vieilles peaux d'Orignac, qui sont bien plus dures que les peaux d'Anguilles; j'allois dans les bois brouter le bout des arbres et ronger les écorces plus tendres [...] ¹⁵.

Pour vaincre cette misère saisonnière, là où la terre est propre au labourage, Champlain souhaite que les peuples nomades imitent les Hurons, les Algonquins et les Iroquois et s'adonnent à la culture du blé d'Inde.



Une charrue, Jacques Callot, 1592-1635.
Source : Musée du Louvre.

Les Français ne tarderont pas à implanter leur agriculture en Nouvelle-France. Québec est d'abord un comptoir de traite des fourrures, mais la colonie prendra progressivement son visage agricole avec la venue de Louis Hébert en 1617. Son attrait pour la Nouvelle-France n'est pas nouveau: dès le premier voyage français, il est en Acadie. À Port-Royal, le jardinier-apothicaire est assis à la table de «l'Ordre de Bon Temps» avec Champlain, Marc Lescarbot et leurs invités amérindiens. De retour en 1610, il quitte en 1613 à la suite du pillage du site par les Anglais.

Ce sera le premier «dérangement». Sur la falaise du Cap-Diamant, au milieu des arbres, une solide maison de pierre est construite pour la famille Hébert par les ouvriers. Sans charrue, le labourage des champs se fait à force de bras pour faire surgir le pain de la terre. Ce n'est qu'un an après sa mort, en 1628, que son gendre Guillaume Couillard, recevra un outil indispensable, la charrue :

... les societés n'avoient fait deserter un arpent & demy de terre: par ainsi ostoient toute esperance pendant leur temps, de voir le bœuf sous le ioug pour labourer, iusqu'à ce qu'un habitant du païs recherchast les moyens de relever de peine les hommes qui travailloient ordinairement à bras, / [161] pour labourer la terre, laquelle fut entamée avec le Soc [lame d'une charrue] & les bœufs, le 27. d'Avril 1628. qui montre le chemin à tous ceux qui auront la volonté & le courage d'aller habiter, que la mesme facilité se peut esperer en ces lieux comme en notre France, si l'on en veut prendre la peine & le soing ¹⁶.

La faim menace toujours, mais avec l'apport de vitamine C contenu dans les céréales et les légumes, le scorbut fera moins de ravages. Le paysage agricole se structure alors en fonction des voies de communications: le front étroit des terres borde le fleuve Saint-Laurent, c'est la «côte» avec ses maisons en rangées qui deviendra le village. Paul Le Jeune, dans la Relation en l'année 1636, donne quelques avis aux gens qui aimeraient vivre en Nouvelle-France. Le pays n'est pas en état de soutenir les pauvres qui ne pourraient travailler: il faut savoir manier la hache, la houe, la bêche et la charrue. Pour les personnes plus riches, il est souhaitable d'obtenir un emplacement et d'amener charpentiers, maçons et défricheurs, ainsi que tous les outils nécessaires. Surtout qu'ils s'assurent d'avoir des haches appropriées, car l'hiver est «plus dure que le meschant acier ¹⁷». Le plaidoyer du père jésuite se termine en rappelant aux lecteurs que la Nouvelle-France sera un jour un Paradis terrestre.

¹⁵ Le Jeune P., 1858, *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France sur le grand fleuve de S. Laurens en l'année 1634*. Volume 1, Québec, Augustin Coté, p. 54. C'est lui qui prononcera l'oraison funèbre de Champlain.

¹⁶ Champlain S., 1628, dans *Œuvres de Champlain*. Tome 5, Québec, Publiées par C. H. Laverdière, 1870, p. 160.

¹⁷ Le Jeune P., 1858, *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France sur le grand fleuve de S. Laurens en l'année 1636*. Volume 1, Québec, Augustin Coté, 1858, p. 52.



Défrichage d'une concession à Ville-Marie.
Source : Gracieuseté de Francis Back.

La fondation de Ville-Marie se déroulera selon cette « vision », mais ses débuts ressembleront plutôt à l'enfer ! Au moment où Paul Chomedey, sieur de Maisonneuve, arrive à Québec en août 1641, les Iroquois viennent de déclencher la guerre au lac Saint-Pierre. Dans sa sagesse, le gouverneur-général de Montmagny tentera de le dissuader de s'engager dans cette folle entreprise. Il lui propose l'île d'Orléans, la répartition est sans équivoque : « ... il est de mon honneur, et vous trouverez bon que j'y monte pour commencer une colonie, quand tous les arbres de cet Isle se devraient changer en autant d'Iroquois¹⁸. » Au printemps, deux barques, une pinasse et une gabarre remontent le fleuve jusqu'à la Pointe-à-Callières. En 1611, Champlain fit couper et défricher le bois en cet endroit qu'il nomma Place Royale. Pendant que les hommes tentent de se faire du « découvert » pour assurer leur survie, monsieur de Maisonneuve revendique l'honneur d'abattre le premier arbre¹⁹.

Ce fut la guerre en forêt : les Iroquois sont maîtres du terrain, la forêt impénétrable les protège. Excellents payeurs, ils connaissent très bien ses lacs et ses rivières ; les chaloupes des Français sont trop lourdes

pour atteindre les fuyards qui filent dans leurs légers canots d'écorce. Les Iroquois ne craignent pas l'hiver et savent y survivre. Cachés derrière une souche ou tapis dans un arbre, dissimulés dans une ravine, ils attendent le moment propice pour lancer l'attaque. La Nouvelle-France se résume alors à trois établissements, trois forts, isolés. Québec est relativement bien protégé, mais Trois-Rivières et Montréal [Ville-Marie], ceinturés d'arbres, sont vulnérables. Pour éviter de perdre des soldats à Ville-Marie, ce sont les chiens, conduits par la chienne Pilote de Lambert Closse, qui agissent comme « découvreurs » [éclairateurs], car l'approche des Iroquois et leur retraite sont si discrètes et patientes qu'on ne soupçonne pas leur présence :

Ils viennent en renards dans les bois, qui les cachent et qui leur servent de fort inexpugnable. Ils attaquent en lions ; et comme ils surprennent lorsqu'on y pense le moins, ils ne trouvent point de résistance ; ils fuient en oiseaux, disparaissant plutôt qu'ils ne paroissent. Un pauvre homme travaillera tout le jour proche de sa maison, l'ennemi qui est caché dans la forêt toute voisine, fait ses approches, comme un chasseur fait de son gibier, et décharge son coup en assurance, lors que celui qui le reçoit se pense plus assuré²⁰.

18 Dollier de Casson, 1871, *Histoire du Montreal, 1640-1672*. Montréal, Eusèbe Senécal, p.18.
19 Morin M., 1979, *Histoire simple et véritable*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, p.62.

20 Boucher C., 1858, *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux missions des Pères de la Compagnie de Jesus, en Nouvelle-France, des années 1659 et 1660*. Volume 3, Québec, Augustin Côté, p.4.

Ce conflit, parsemé de quelques périodes de trêves, se terminera avec la Grande Paix de 1701. À la fin du XVII^e siècle, le Baron de Lahontan souligne la contribution significative des officiers et des soldats du régiment de Carignan qui, après avoir défendu la population, ont choisi de rester au pays :

... se voyant cassez, il y a trente ou quarante ans, [ils] vinrent ici changer l'épée en bêche, & le métier de tuer des hommes, en celui de les faire vivre, je veux dire la guerre en agriculture. Tous ces nouveaux venus ne furent point embarrassés à trouver du fond; on les mit à même de la haute fûtaye, & on leur en donna tant qu'ils en voudroient défricher, (car tout ce vaste continent n'est qu'une forêt.)²¹

LE FROID ET LA JOIE DE VIVRE



La Tricoteuse, Charles Huot, 1895-1900.

Source : Musée national des beaux-arts du Québec.

Lentement, mais sûrement, les Français s'adaptent au Nouveau Monde. Reste un ennemi implacable et cruel : le froid. Au début, le bois de chauffage est abattu au fur et à mesure des besoins quotidiens. Les premiers hivernants vivent à la française. Ils se chauffent possiblement avec du bois mort, plus sec, mais moins calorifique : « Tout l'hiver nos hommes furent assez fatigués à couper du bois, & le trainer sur la neige de plus de 2000 pas pour le chauffage, c'étoit un mal nécessaire pour un grand bien [...] »²². Ces pratiques vont évoluer et la réserve annuelle de bois s'inscrira éventuellement dans les habitudes

des habitants. Toujours avec les Montagnais, le père Le Jeune raconte ses mois de l'hiver sous la tente, la « cabane ». Ultimement, ce n'est pourtant pas le froid qui le fait tant souffrir, mais l'ardeur du feu dans un espace aussi restreint. Il se sent littéralement « grillé » de tous les côtés :

... d'aller à droite ou à gauche, vous ne sçauriez, car les Sauvages [Amérindiens] qui vous sont voisins occupent vos costez; de reculer en arriere, vous rencontrez ceste muraille de neige, ou les écorces de la cabane qui vous bornent. le ne sçavois en quelle posture me mettre: de m'estendre, la place estoit si estroite que mes iambes eussent esté à moitié dans le feu; de me tenir en peloton et tousiours racourcy comme ils font, ie ne pouvois pas si long temps qu'eux: mes habits ont esté tout rostis et tout bruslez²³.

Le grand inconfort, c'est ce martyre de la gorge, du nez et des yeux occasionné par la fumée. Les jours de tempête, même couché au sol, elle incommodait à tel point que l'on craint d'en perdre la vue. Comme il le souligne : « Video homines velut arbores ambulantes²⁴ ». Marie Morin, dans ses *Annales de l'hôtel-Dieu*, dresse un tableau de l'hôpital de Montréal qui n'est guère plus reluisant : le pain est dur comme une pierre, il faut le réchauffer devant le feu pour le couper; l'eau gèle sur la table, même le vin n'y échappe pas. Le froid du pays ne saurait être imaginé que par ceux qui en ont l'expérience :

Leur maison estant trouée en plus de 2 cents endroits. Le vent et la neige y passois sans peine dans leur / [124] chambre commune et dans les cellules, dans l'escalier, le grenier, enfin partout, mesme dans le jubé et petit chœur. S'en estoit de mesme dans les salles et appartements des pauvres, de sorte que quand il avoit neigé et venté la nuit, une des premières choses qu'on fesoit le matin estoit de prendre des pelles de bois et le balai pour jeter dehors la neige qui estoit proche des portes et fenestres et ailleurs en bonne quantité²⁵.

21 Lahontan, 1725, *Voyages du Baron de Lahontan dans l'Amérique septentrionale*. Tome premier, La Haye, Jonas l'Honoré, p.11.

22 Champlain S., 1629, dans *Œuvres de Champlain*. Tome 5, Québec, Publiées par C. H. Laverdière, 1870, p. 188.

23 Le Jeune P., 1858, p.52.

24 Cette parole est de Saint Mathieu : « Je vois marcher des hommes qui me paraissent comme des arbres. » Autrement dit, je n'aperçois que des ombres furtives.

25 Morin M., 1979, p.123.



Vue du pont de la rivière du Sault à la Puce près de Québec, Thomas Davies, 1790.
Source : Musée des beaux-arts du Canada.

Maison de pierre, de colombage pierrotés ou d'écorce, aucune n'est vraiment adaptée à la rigueur du climat. Marie de l'Incarnation raconte que pendant l'hiver les Montagnais quittent leur maison de pierre et s'en vont cabaner dans les bois où il semble faire moins froid²⁶! Dans la petite chapelle, les prêtres sont en danger d'avoir les oreilles et les doigts gelés. Les décennies passent, la forêt recule, le combustible se trouve de plus en plus loin des habitations. Dans les villes, le transport représente une bonne partie de son coût. La correspondance d'Élisabeth Bégon à son gendre, nommé tendrement « cher fils », nous en donne un aperçu : « Notre chère petite [sa petite-fille] se désole. Elle dit que le bois n'est pas à assez bon marché pour faire de si grands feux et que nous serions bien fous de rester dans un pays où il faut mettre tout son argent à se chauffer²⁷. » En janvier, madame Bégon alimente son poêle avec des papiers qu'elle considère « inutiles », mais les grands froids n'empêchent pas qu'on pense à se divertir ! On danse beaucoup et les soupers copieux ne manquent pas. Après tout, ce froid, selon le Père Vimont, a aussi ses vertus et ragaillardit les jeunes filles fragiles :

Des filles tendres et délicates, qui craignent un brin de neige en France, ne s'étonnent pas icy d'en voir des montagnes. Un Frimas les enrhumoit en leurs maisons bien fermées, et un gros et grand et bien long hyver armé de neige et de glaces depuis les pieds iusques à la tête, ne leur fait quasi autre mal, que de les tenir en bon appetit. Vostre froid humide et attachant est importun ; le nostre est plus piquant, mais il est quoy et serein et à mon advis plus agreable quoy que plus rude²⁸.

Au fil du temps, la vie devient plus facile. Les lois et les obligations sont moins sévères qu'en France : les colons ont le droit de chasser en toute légalité, les redevances au seigneur et la dime sont moins élevées. Personne ne risque de perdre le fruit de son labeur par défaut d'honorer ses charges pécuniaires. Du censitaire au gouverneur – sans oublier les communautés religieuses –, il y a un potager près de chaque habitation. Hormis quelques jours d'hiver, les gens mangent mieux que le paysan français. Au moment de la conquête, le territoire québécois comprend quelques villes²⁹ et une centaine de villages côtiers.

26 Marie de l'Incarnation, 1644, dans *Lettres de la révérende mère Marie de l'Incarnation*. Paris, V^e H. Casterman, 1876, p. 203.

27 Bégon É., 1749, dans *Lettres au cher fils*. Cap-Saint-Ignace, Marc Veilleux, 1994, p. 159. Élisabeth Bégon était mariée à Claude-Michel Bégon de La Cour, gouverneur de Trois-Rivières de 1743 à 1748.

28 Vimont B., 1858, *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France en l'année 1642*. Volume 2, Québec, Augustin Coté, p. 3.

29 Beauport, Beaupré, Montréal, Québec, Trois-Rivières.

Il y a cependant un « mais » qui commence à poindre à l'horizon. Pour Claude-Thomas Dupuy, intendant en 1725 et 1728, la richesse de la Nouvelle-France, c'est sa forêt et tous les produits que l'on peut en tirer : le goudron, la construction navale et les « manufactures du feu » [poterie, verreries, forges du fer...]. L'abondance du bois n'est pas encore remise en cause, mais son gaspillage sans discernement l'inquiète :

Ces gens, dis-je, commencent à jeter leurs arbres bas à la cognée à la hauteur de leurs bras et quand tout est à terre sans se mettre en peine de débiter ny le bois de corde ny le bois d'équarrissage sans prendre le soin fourchu de la tête de l'arbre ny le bois tort de ses racines de même que si ces arbres n'étoient d'aucun usage au monde et qu'eux-mêmes n'en eussent jamais avoir besoin ils mettent le feu partout et pour défricher une concession dont ils ne cultiveront pas la dixième partie ils mettent en risque non seulement toutes celles de leurs voisins, font courir ces / [385] feux sur près de deux ou trois mille arpens, y brûlent comme cela s'est veu quelques fois les habitations, les églises, les granges, les maisons s'y trouvent envelopez³⁰.

Le défrichage par « brûlaison » détruit tout sur son passage : de beaux chênes et des pins aptes à faire de très bons mâts de navires sont bêtement sacrifiés. Lors de la colonisation des Cantons de l'Est à la fin du XIX^e siècle, des millions de mètres de bois subiront le même sort. L'arrivée de scieries et l'amélioration des transports mettra fin à ce procédé regrettable : la forêt n'est plus un ennemi, les nouveaux villages naîtront sans dilapider le bois enlevé lors du défrichage.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Issu d'un parcours où les sciences, les techniques, les arts et les lettres se côtoient, Berthier Plante a été impressionné par les valeurs humanistes et visionnaires de la Société d'histoire forestière. Son intérêt, voire sa passion, pour l'histoire et la foresterie remontent à une enfance dont l'imaginaire fut nourri par les récits épiques de la Nouvelle-France et les paysages bucoliques des hautes terres de la région de Rimouski. Après une carrière de gestionnaire à Hydro-Québec, autodidacte de tempérament, c'est avec enthousiasme et engagement qu'il se joint comme membre du conseil d'administration de la SHFQ.

BIBLIOGRAPHIE

- Bégon É., 1994, *Lettres au cher fils*. Cap-Saint-Ignace, Marc Veilleux.
- Bideaux M., 1986, *Jacques Cartier : Relations*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.
- Boucher C., 1858, *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux missions des Pères de la Compagnie de Jésus, en Nouvelle-France, ès années 1659 et 1660*. Volume 3, Québec, Augustin Côté.
- Champlain S., *Œuvres de Champlain*. Tome 2, Québec, Publiées par C. H. Laverdière, 1870.
- Champlain S., *Œuvres de Champlain*. Tome 3, Québec, Publiées par C. H. Laverdière, 1870.
- Champlain S., *Œuvres de Champlain*. Tome 5, Québec, Publiées par C. H. Laverdière, 1870.
- Dollier de Casson, 1871, *Histoire du Montreal, 1640-1672*. Montréal, Eusèbe Senécal.
- Hémon L., *Maria Chapdelaine*. Bruxelles, Éditions du Houblon.
- Innis H. A., 1929, *Select Documents in Canadian Economic History, 1497-1783*. Toronto, The University of Toronto Press.
- Joly H. G., 1881, « La culture des arbres forestiers », *La Nouvelle-France*, p. 52-57.
- Lafitau J.-F., 1724, *Mœurs des sauvages américains, comparées aux mœurs des premiers temps*. Tome second, Paris, Saugrain.
- Lahontan, 1725, *Voyages du Baron de Lahontan dans l'Amérique septentrionale*. Tome premier, La Haye, Jonas l'Honoré.
- Le Jeune P., 1858, *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France sur le grand fleuve de S. Laurens en l'année 1634*. Volume 1, Québec, Augustin Côté.
- Le Jeune P., 1858, *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France sur le grand fleuve de S. Laurens en l'année 1636*, Volume 1, Québec, Augustin Côté.
- Marie de l'Incarnation, 1876, *Lettres de la révérende mère Marie de l'Incarnation*. Paris, Vve H. Casterman.
- Morin M., 1979, *Histoire simple et véritable*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.
- Tremblay R., 2006, *Les Iroquoiens du Saint-Laurent : Peuple du maïs*. Montréal, Les Éditions de l'homme.
- Vimont B., 1858, *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France en l'année 1642*, Volume 2, Québec, Augustin Côté.
- Voltaire, 1759, *Candide ou l'optimisme*, Traduit de l'allemand par Mr. Le Docteur Ralph.

30 Innis H. A., 1929, *Select Documents in Canadian Economic History, 1497-1783*. Toronto, The University of Toronto Press, p. 384.